

forme une sorte de frise du meilleur effet. Les galeries qui s'étendent dans la partie supérieure de la nef accusent nettement les caractères de l'architecture du xiii^e siècle. Le transept est large, majestueux : il est éclairé par de magnifiques fenêtres, que divise un grand nombre de meneaux formant dans le tympan des trèfles, des quatre-feuilles et des roses de la plus exquise légèreté. Un jubé, construit de 1698 à 1700, à l'entrée du chœur, vient d'être démoli : remarquable peut-être comme ouvrage isolé, il coupait la perspective et brisait l'harmonie des lignes architecturales. En entrant dans le chœur, on est ébloui de la merveilleuse élégance de l'abside : « Nulle part, dit encore M. Bourassé, on ne voit d'aussi belles galeries que celles qui forment la couronne du rond-point. Elles sont dessinées avec la plus irréprochable pureté. Une grande arcade ogivale en renferme d'autres plus petites, pressées comme des sœurs sous les bras de leurs mères. Les colonnettes qui les soutiennent, surmontées de bouquets de feuillages, unissent encore leurs fûts capricieusement effilés, pour compléter cet ensemble ravissant. A notre sens, la galerie de l'abside de Bayeux est le chef-d'œuvre des constructions de ce genre. » Il est juste d'ajouter que le développement donné aux arcades a nui à celui des fenêtres placées au-dessus de la galerie; mais, vues de loin, ces fenêtres, malgré leurs petites dimensions, donnent à la partie qu'elles éclairaient une simplicité qui n'est pas sans noblesse. Les voûtes du chœur et du sanctuaire sont ornées de peintures très-anciennes, représentant les premiers évêques de Bayeux, les uns en pied, les autres en buste. On compte autour de la cathédrale vingt et une chapelles, non compris celle de la Vierge, qui est au fond de l'abside, et que l'on croit avoir été construite sous l'épiscopat de Philippe de Harcourt ou de Henri II, son successeur; cette chapelle, éclairée par cinq fenêtres, a sa voûte appuyée sur des piliers isolés d'une grande délicatesse. Plusieurs chapelles des collatéraux ont des fenêtres flamboyantes, qui dénotent des reconstructions ou réparations effectuées au xiv^e siècle ou dans les premières années du xvi^e. L'extérieur de la cathédrale de Bayeux offre un aspect imposant et des plus variés. La façade principale, à l'ouest, est flanquée de deux tours carrées, terminées par des fleches qui atteignent 76 m. 60 de hauteur : la tour du nord date de la première période de la construction; celle du midi a été bâtie en 1424 par l'évêque Nicolas Habard, et restaurée en 1741, après avoir été détruite en partie par la foudre. Entre ces deux tours, la façade est percée de cinq porches décorés de sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament : le porche central, qui correspond à la grande nef, est orné de la statue de la Vierge et de celles des apôtres; le Jugement dernier est figuré dans le tympan de la porte de droite. L'entrée latérale, du côté de l'évêché, présente de nombreux ornements, mieux conservés que ceux du portail principal. Des arcades ogivales simulées décorent les parois extérieures de l'édifice, surtout autour de l'abside. Notre-Dame de Bayeux ne renferme ni tableaux, ni objets d'art dignes d'être cités. Son trésor, qui était fort riche autrefois, fut pillé en 1562 par les calvinistes. Avant la Révolution, on admirait dans cette église la célèbre tapisserie, dite de Bayeux (v. l'article suivant), que l'on exposait dans la nef à certains jours de fête.

Les autres édifices remarquables de Bayeux sont les églises de Saint-Exupère et de Saint-Patrice, et l'hôtel de ville, judis palais épiscopal.

BAYEUX (TAPISSERIE DE). Cette tapisserie, brodée à l'aiguille, n'a pas moins de 74 m. 34 de long, sur une hauteur de 0 m. 50. C'est le plus ancien ouvrage de ce genre que l'on connaisse. Elle représente l'histoire de la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie, en une série de scènes dont chaque sujet est indiqué par une inscription latine. La série commence au départ d'Harold de la cour d'Edouard, et se termine à la bataille de Hastings. Les figures, d'un dessin rude et barbare, mais pleines d'expression dans les attitudes, sont brodées sur une toile de lin, avec des laines de huit couleurs différentes : bleu léger et bleu foncé, rouge, jaune, vert foncé et vert léger, noir, couleur isabelle. Ces couleurs sont loin d'être exactement réparties selon la nature des objets. A l'intérieur des figures, la laine est posée à plat, et reprise ensuite par des points de chaînettes; les contours, les articulations, les plis des vêtements sont arrêtés par une espèce de cordonnet; les contours des chairs sont simplement indiqués par un trait bleu, rouge, jaune ou vert. Les scènes historiques n'occupent qu'une hauteur de 0 m. 33, et sont comprises entre deux bordures, où sont figurés des animaux réels ou fabuleux, des chasses, des épisodes de la vie rustique, etc. Pour faciliter sans doute l'exposition de cette longue frise brodée, on a ajouté dans le haut, au moyen d'une couture, une tapisserie également fort ancienne, mais moins belle, de 0 m. 20 de hauteur, où sont représentés, à défaut de figures, des croix simples, doubles, triples, au-dessus d'une espèce d'autel, une échelle dont les montants sont terminés par une croix, et son petit étendard rayé, dont la hampe est surmontée d'une croix.

Suivant une ancienne tradition, ce fut la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant, qui broda la tapisserie de Bayeux.

Quelques savants supposent, d'après le caractère des inscriptions, le style de l'architecture, les détails de costumes et d'ameublement, que cet ouvrage fut exécuté immédiatement après la conquête, c'est-à-dire dans la seconde moitié du xi^e siècle, et qu'il fut donné à la cathédrale de Bayeux par Odon, frère utérin de Guillaume, qui l'avait peut-être reçu en cadeau de sa belle-sœur Mathilde, ou qui l'avait fait exécuter lui-même pour perpétuer le souvenir des exploits de son frère. D'autres prétendent que l'auteur de cette immense broderie fut Mathilde, fille de Henri I^{er}. La première fois qu'il est fait mention de la tapisserie de Bayeux, c'est dans un inventaire de 1476, où elle est désignée sous le titre de *toilette du duc Guillaume*, et où il est dit qu'elle ornait la nef de la cathédrale. Elle appartenait encore à cette église vers la fin du siècle dernier et elle faillit, dit-on, être détruite, sous la Révolution, par des soldats du train, qui voulaient la couper pour emballer des effets militaires. Transportée à Paris par ordre de Napoléon I^{er}, elle fut rendue plus tard à la ville de Bayeux, qui vota, en 1839, la construction de la galerie de l'hôtel de ville où elle est maintenant exposée. Elle a été plusieurs fois dessinée et reproduite, notamment dans les *Monuments de la monarchie française*, de Montfaucon; dans les *Antiquités anglo-normandes*, de Ducarel; dans les *Anciennes tapisseries historiques*, de M. A. Jubinal, etc.

BAYEUX (COLLÈGE DE), fondé à Paris, rue de La Harpe, en 1309, par Guillaume Bonnet, évêque de Bayeux, et annexé au collège Louis-le-Grand en 1763.

BAYEUX (Georges), littérateur, avocat renommé, né à Caen vers 1752. Son travail le plus important est une élégante traduction en prose des *Fastes d'Ovide* (1783-1788, 4 vol. in-8°), accompagnée de notes érudites sur les traditions obscures qui servaient de base aux usages civils et religieux des Romains. On a aussi de lui des *Essais académiques* (1785), des *Réflexions sur le règne de Trajan* (1787), où abondent les allusions adalutrices, et des extraits d'un ouvrage intitulé : *L'Antiquité pittoresque*, ainsi que quelques autres ouvrages et traductions. En 1787, Necker l'appela auprès de lui et lui confia l'emploi de premier commis des finances. Nommé, au début de la Révolution, commissaire du roi, il devint ensuite procureur général syndic du Calvados, et se fit détester de la population de Caen par ses sentiments bien connus en faveur de l'ancien régime. Attaqué par Fauchet et par plusieurs députés du Calvados, comme contre-révolutionnaire, il fut emprisonné, sous l'accusation de complicité avec les ministres Delessert et Montmorin, alors décrets d'accusation, et périt après le 10 août, tué par le peuple et la garde nationale, dans une émeute, à la suite des massacres de septembre de Paris (6 sept. 1792). Le tambour-major de la garde nationale trancha la tête à son cadavre et la promena au bout d'une pique dans les rues de Caen.

BAYEU Y SUBIAS (François), peintre espagnol, né à Saragosse en 1734, mort en 1795. Il eut pour maîtres Luxan, Velasquez et Mengs. Il fut peintre du roi et directeur de l'Académie de Madrid. Ses plus belles fresques se trouvent dans le cloître de la cathédrale de Tolède. On cite aussi parmi ses tableaux : *la Prise de Grenade*; *la Chute des Géants*; *l'Apothéose d'Hercule*; un *Christ mort*, etc.

BAYHOFFER (Charles-Théodore), philosophe et publiciste allemand, né à Marbourg en 1812. Nommé professeur de philosophie dans sa ville natale en 1838 il fut suspendu en 1846, pour s'être déclaré partisan du néo-catholicisme allemand. Tournant alors son activité vers la politique, il se signala parmi les membres avancés du parti radical. Les événements de 1848 le firent entrer à la chambre hessoise, dont il fut quelque temps le président, du 26 août au 15 septembre. Ne se trouvant plus en sûreté dans l'électorat après le triomphe de l'absolutisme, il chercha un refuge en France, puis il passa en Amérique. Catholique et démocrate, il a laissé des écrits dans ces deux ordres d'idées, ainsi que des travaux de philosophie où il se montre disciple de Hegel, dont il a cherché à vulgariser les idées. Ses principaux ouvrages de philosophie et de controverse religieuse sont : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (1835); *Idee du christianisme* (1836); *la Guérison organique de l'homme*, etc. (1837); *Idee et histoire de la philosophie* (1838); *Des véritables rapports entre le libre état chrétien, la religion et l'Eglise chrétienne* (1838); *De la philosophie naturelle* (1839-1840); *De catholicisme allemand* (1845); *le Véritable état de la réforme religieuse actuelle en Allemagne* (1846); *le Bon sens pratique et les hommes éclairés de Marbourg* (1847); enfin ses *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (1849), ouvrage qui est la synthèse des théories religieuses de l'auteur.

BAYLE s. m. (bé-le). Fortif. Nom donné, au moyen âge, au terrain enclos par le mur d'enceinte d'un château. Se dit aussi pour *baile*, chef d'un troupeau, *bailli*, etc. *Bayle extérieur*, Terrain compris entre l'enceinte extérieure et l'enceinte intérieure. *Bayle intérieur*, Celui qui se trouvait renfermé entre l'enceinte intérieure et le donjon. On disait aussi BASSE-COUR, parce que le niveau du bayle était inférieur à celui du donjon.

BAYLE (François), médecin français, né à Saint-Bertrand de Comminges en 1622, mort à Toulouse en 1709. Il devint professeur de médecine à la faculté de cette ville, et, adoptant les idées de Boerhaave, de Baglivi, etc., il tenta de substituer à la simple observation des faits les calculs, les applications exagérées de la mécanique et les lois encore mal établies de la physique et de la chimie. On a de lui un assez grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve parfois des observations intéressantes, et qui ont été réunis sous le titre de *Opera omnia* (1701, 4 vol. in-4°). Nous nous bornerons à citer : *Histoire anatomique d'une grossesse de vingt-cinq ans* (1678); *Relation de l'état de quelques personnes prétendues possédées faite d'autorité du parlement de Toulouse* (1682); *Dissertations sur quelques questions de physique et médecine* (1688), etc.

BAYLE (Pierre), célèbre philosophe et critique français, né au Carlat, dans le comté de Foix, le 18 novembre 1647, mort à Rotterdam en 1706. Son père, ministre de la religion réformée, fut son premier maître et lui apprit de bonne heure le latin et le grec; sa mère était d'une famille noble du pays. Si la santé du jeune Bayle avait été aussi robuste que son intelligence était vive et précoce, les leçons de son père auraient suffi pour lui donner l'instruction classique qui, alors surtout, était la base de toutes les études; mais l'enfant était souvent malade, ce qui forçait à interrompre les leçons, et, à dix-neuf ans, il fut placé au collège de Puy-laurens pour y terminer ses humanités. Là, il se livra à l'étude avec tant d'ardeur, qu'une nouvelle maladie vint l'atteindre; on l'envoya chez un ministre des environs, qui possédait une bibliothèque assez nombreuse, et, dès que le jeune élève entra en convalescence, il se mit à lire toute sorte de livres avec une application excessive, qui n'était guère propre à lui rendre la santé du corps. Il retourna ensuite au collège, et continua de se livrer à son goût pour la lecture; mais les livres qu'il préférait à tous les autres étaient ceux qui traitaient des objets les plus sérieux; il n'avait pas les goûts ordinaires de son âge, il voulait des lectures qui exerçassent son esprit plutôt que son imagination; il se plaisait surtout aux discussions philosophiques ou théologiques. Les *Essais de Montaigne* étaient son livre favori; il aimait aussi Plutarque, parce que cet historien lui montrait les hommes tels qu'ils sont dans leur for intérieur, et non tels qu'une renommée, souvent aveugle, les pose sur un piédestal pour y recevoir les hommages de la foule. Ces deux auteurs ont exercé sur le génie de Bayle une influence manifeste, le premier surtout, qu'il a imité non-seulement dans sa tendance à ne rien affirmer sans avoir pesé toutes les raisons pour et contre, et à trouver ces raisons presque toujours aussi solides les unes que les autres, mais encore dans son penchant à se laisser entraîner d'un sujet à un autre, selon le caprice de sa pensée, et jusque dans certaines tournures de style familières et quelquefois un peu vieilles.

Quelques années plus tard, le père de Bayle voulut qu'il allât faire sa philosophie chez les jésuites, à Toulouse; il savait bien qu'il mettrait ainsi son fils entre les mains des ennemis de sa religion, mais il ne voulait pas le priver des avantages qu'il pouvait retirer des leçons distribuées par ceux qu'on regardait alors comme les plus habiles instituteurs de la jeunesse. Cependant, le résultat fut loin de répondre à son attente; car le jeune Bayle, entraîné par son goût pour la discussion, voulut connaître les raisons qu'opposaient les catholiques aux protestants, et il trouva un prêtre fort habile, aux arguments duquel il se vit bientôt dans l'impossibilité de répondre. Il en conclut que les réformés s'étaient trompés en se séparant de l'Eglise romaine, et, comme il cherchait de bonne foi la vérité, il abjura le protestantisme, un mois après son arrivée à Toulouse. L'évêque de Rieux, enchanté de cette conversion éclatante, qui frappait l'hérésie dans un de ses ministres, s'engagea à faire terminer l'éducation de Pierre Bayle à ses frais. On lui fit soutenir plusieurs thèses avec une grande solennité, on l'excita à faire tous ses efforts pour ramener à la vraie religion son père, sa mère, ses frères, toute sa famille; on se promit, enfin, de tirer tout le parti possible de la conquête qu'on venait de faire. Mais le zèle du jeune néophyte ne tarda pas à se refroidir; il vit dans les pratiques du culte catholique des choses qui ranimèrent ses doutes, et, son frère étant venu le voir à Toulouse, il résolut de retourner avec lui près de son père et de rentrer dans la religion qu'on lui avait appris à pratiquer depuis sa naissance. Il devenait ainsi *relaps*, et s'exposait aux peines sévères portées contre ceux à qui on donnait ce nom, par l'ordonnance de 1665 et par celle de 1699. Ses parents, effrayés des dangers de sa position, le firent partir secrètement pour Genève, où il se consacra à l'instruction des fils d'un syndic de la république; un peu plus tard, il entra, toujours à titre de précepteur, chez un seigneur de Coppet. Le désir de rentrer en France le porta bientôt à quitter cette position; on lui trouva une autre place de précepteur à Rouen, et, enfin, il entra dans la maison du comte de Beringhen, à Paris; mais, pour détourner les persécutions qu'il voyait toujours suspendues sur sa tête, il changea l'orthographe de son nom, et tous ceux qui correspondaient avec lui, ses amis

comme ses parents, lui adressaient leurs lettres sous le pseudonyme de Bèle.

Cependant, la ville de Sedan possédait une académie protestante, et la chaire de philosophie étant devenue vacante dans cette académie, Bayle se mit sur les rangs et l'obtint au concours. Là, il connut le célèbre Jurieu, qui professait la théologie et qui était l'un des modérateurs de l'académie. Les deux professeurs s'attachèrent l'un à l'autre par les liens d'une étroite amitié, qui ne devait pas être durable, au moins du côté de Jurieu, comme nous le verrons bientôt. Pendant cinq ans, Bayle se livra tout entier aux devoirs de l'enseignement public; il préparait ses leçons avec un soin extrême, et cherchait à dégager la philosophie de tout le fatras scolastique dont les ténèbres du moyen âge l'avaient encombrée. Ces occupations ne l'empêchèrent pas toutefois d'écrire une sorte de plaidoyer pour défendre, au nom de la raison outragée, le duc de Luxembourg, qu'on avait accusé d'entretenir des relations avec le diable, ainsi qu'un traité intitulé : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*, pour réfuter les mystiques rêveries de Mlle Bourignon et de Mme Guyon.

En 1681, l'Académie de Sedan ayant été supprimée, Bayle fut appelé à Rotterdam pour y occuper une nouvelle chaire de philosophie et d'histoire, avec 500 florins de pension annuelle. Jurieu, qui était encore son ami, fut aussi chargé d'enseigner la théologie dans la même ville. L'année suivante, Bayle publia ses *Pensées diverses sur la comète* de 1680, et, tout en s'élevant avec force contre les préjugés qui attribuaient aux comètes une puissance mystérieuse sur les événements de la terre, il passait en revue, dans cet ouvrage, tous les excès produits dans tous les temps par la superstition, et il en concluait que l'athéisme est peut-être moins funeste dans ses effets que l'idolâtrie. Les ennemis de Bayle, par une exagération que ne peut excuser le zèle religieux, crièrent partout qu'il s'était fait le champion avoué des athées; l'entrée du livre en France fut interdite, ce qui ne l'empêcha pas d'y pénétrer et ne servit peut-être qu'à lui assurer un plus grand nombre de lecteurs. Peu de temps après, Bayle fit paraître la *Critique de l'histoire du calvinisme par le P. Maimbourg*. Ce nouvel ouvrage eut plus de succès encore que le précédent; les adversaires de la réforme y étaient attaqués avec esprit; on y trouvait un badinage ingénieux, auquel il était plus difficile de répondre qu'à des arguments en forme. La colère du P. Maimbourg et des jésuites fut extrême; ils obtinrent du roi un ordre pour faire brûler le livre par la main du bourreau; et, ce qui dut affecter l'auteur d'une manière bien plus sensible, ils exercèrent leur vengeance contre son frère aîné, qui était alors ministre protestant au Carlat, le firent arrêter, jeter dans les prisons de Pamiers, puis transférer au Château-Trompette, à Bordeaux, où il mourut après cinq mois de captivité. Ce fut alors que Bayle, sortant un peu de la réserve qu'il s'était toujours imposée jusque-là, écrivit trois lettres, où il exposa, dans tout leur jour, les fureurs de l'intolérance, et qu'il publia sous ce titre : *Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand*.

Outre ces publications, qui étaient en quelque sorte appelées par les événements, Bayle travailla depuis quelque temps à une espèce de journal ou revue périodique, qui avait pour titre : *Nouvelles de la république des lettres*. On y lisait des analyses très-exactes des ouvrages nouveaux de théologie, de philosophie, d'histoire et de littérature, le tout égayé par des traits vifs, ingénieux, et assaisonnés de digressions intéressantes. Les *Nouvelles* parurent pendant trois ans, de 1684 à 1687, et contribuèrent à répandre au loin la réputation du critique philosophe.

Cependant Bayle, qui n'eut jamais qu'une seule passion, celle de la tolérance, était souvent blessé de la conduite qu'il voyait tenir aux protestants, au milieu desquels il passait sa vie. Si les dragonnades de Louis XIV l'indignaient, les violences de Calvin faisant périr Servet dans les flammes ne l'indignaient pas moins, et il désapprouvait hautement l'acharnement avec lequel les diverses sectes protestantes se persécutaient les unes les autres. Il entreprit donc de formuler les principes généraux de la tolérance, dans un ouvrage qui s'élevait au-dessus de toutes les querelles particulières de secte et de doctrine, et c'est dans ce but qu'il publia son *Commentaire philosophique sur ces paroles de l'Evangile de saint Luc : « Contrains-le d'entrer. »* Là, Bayle se montra sous un aspect tout nouveau; ce ne fut plus ce disciple de Montaigne qui, comme son maître, résumait volontiers toutes les discussions par la question toujours renaissante : *Que sais-je ?* Ce fut l'apôtre qui parle au nom de la raison humaine et qui réclame hautement les droits de la pensée et de la conscience. Il veut que chacun soit entièrement libre de professer la religion qu'il croit vraie; il prouve que la diversité des religions, loin d'être nuisible aux Etats, ne peut que produire une noble émulation à se surpasser les uns les autres par la pratique de toutes les vertus. Mais ces idées, qui aujourd'hui nous paraissent si naturelles et si peu contestables, étaient beaucoup trop avancées pour le siècle de Bayle; elles lui suscitèrent des ennemis parmi les protestants eux-mêmes, qui ne vi-